

e MAG HISTOIRE et LITTERATURE

SOMMAIRE



LES SELJUKIDES page 3

Les Seljuks (ou Seljukides), dont le nom est tiré de l'ancêtre éponyme, sont un clan tribal turc appartenant à la confédération des Oghuz. Ils s'estiment nobles, d'où le titre de Khan. Leur père fondateur est Duqaq. Vivant en nomades à l'est de la Transoxiane, ils sont progressivement poussés vers l'ouest par des groupes rivaux.



TAYEB SALIH page 5

Tayeb Salih est né au nord du Soudan en 1929 dans une famille modeste. A l'origine il se destine à l'agriculture avant de s'orienter vers des études supérieures. Il suit les cours de l'université de Khartoum puis il s'inscrit à l'université de Londres. Il étudie les littératures occidentale et arabe. Il retourne au Soudan pour enseigner puis, successivement, collabore à la BBC, dirige la radio soudanaise, gère les services de l'information du Qatar et devient conseiller à l'UNESCO.



ROBERT BRASILLACH page 6

Robert Brasillach est né à Perpignan le 31 mars 1909. Son père, officier, est tué durant le premier conflit mondial. Robert devient pupille de la Nation. Exemple remarquable de la méritocratie républicaine, après trois années de classes préparatoires littéraires au lycée Louis le Grand à Paris, il accède à Normal Sup en 1928. Il y est encore élève lorsqu'il publie son premier livre « Présence de Virgile ».



LA BIBLIOTHEQUE DE PERGAME page 9

La bibliothèque du royaume hellénistique de Pergame, en Asie mineure, a été fondée par Attalos 1er.

EDITO

Lieu, modeste, de convergence entre Histoire et Littérature et entre Orient et Occident, ce magazine se veut ouvert à tous les sujets et à tous les évènements dignes d'être rapportés et commentés.

Rien d'étonnant, donc, qu'un grand écrivain soudanais tel que Tayeb Salih puisse côtoyer, l'espace d'un moment, Robert Brasillach, auteur talentueux mais fourvoyé dans l'aventure fasciste de la seconde guerre mondiale et fusillé à la Libération de la France pour trahison.

Les articles s'efforcent d'adopter, autant que possible, un ton neutre avec, pour objectif essentiel, d'informer les lecteurs sur les faits.

A chacun de compléter son information et de se forger librement une opinion.

N'hésitez pas à m'adresser vos commentaires et vos suggestions.

Merci et bonne lecture.

Alain Mourgue

Contact : <mailto:quellehistoire.com@wanadoo.fr>

LES SELDJUKIDES

Les Seljukides arrivent dans un monde musulman en plein désarroi. Il y a trois Califes rivaux (Cordoue, Fatimide et Abbasside). Une multitude de principautés autonomes et un pouvoir central qui ne détient plus la réalité du pouvoir depuis l'arrivée des Bouyides en 1048. Toutefois, le déclin est relatif au plan culturel. Ils vont reconstituer partiellement une unité du monde musulman, à l'exception des Fatimides, durant une brève période qui s'étend de 1055 à 1092.

Les Seljuks (ou Seljukides), dont le nom est tiré de l'ancêtre éponyme, sont un clan tribal turc appartenant à la confédération des Oghuz. Ils s'estiment nobles, d'où le titre de Khan. Leur père fondateur est Duqaq. Vivant en nomades à l'est de la Transoxiane, ils sont progressivement poussés vers l'ouest par des groupes rivaux. Leur marche les conduit aux limites de la Volga où se trouve l'état des Khazars, des Turcs sédentarisés et convertis au judaïsme. Les Seljuks, de religion chamaniste, se déroutent vers le sud et abordent l'empire Abbasside. Ils commencent alors à se sédentariser à partir de 960 sur les rives du Syr Daria dans et autour de la ville de Jand.

Les noms portés par certains d'entre eux laissent supposer des conversions au judaïsme et au nestorianisme.

La conquête de l'empire Abbasside par les Seljukides va s'opérer en plusieurs étapes successives. Ils pénètrent d'abord en Transoxiane où sont installés les Samanides, une dynastie persane musulmane, et les Karakhamides de Bukhara, d'origine turque et placés sous l'autorité des Ghaznavides d'Afghanistan. L'équilibre politique de la Transoxiane est rompu. Les Seljukides s'allient d'abord aux Samanides contre les Karakhamides qui sont vaincus en 1003 puis renversent les alliances en 1020 pour se retourner contre les Samanides. Ces derniers disparaissent de Transoxiane.

Les Seljukides quittent la région et pénètrent au Khurasan où ils se heurtent aux Ghaznavides avant de négocier avec eux l'autorisation d'implanter quelques milliers d'entre eux sur cette terre. Reçu à Samarkand par Mahmud de Ghazna, le chef Seljukide Arslan est arrêté et transféré en Inde où il meurt en 1032.

La disparition d'Arslan déclenche une guerre de succession dynastique dont les Karakhamides profitent pour chasser les Ghaznavides.

Le nouveau chef Seljukide, Toghni Khan, écrase les Ghaznavides à Merv en 1035 au Khurasan. Trois ans plus tard, Toghni Beg s'empare de Nichapur, la capitale de la province. La victoire de Dandanghan en 1040 signe l'emprise définitive des Seljukides sur le Khurasan où ils instaurent un système d'administration tribal consistant à répartir le pouvoir entre les différentes branches du clan placé sous l'autorité de Toghni Beg qui prend le titre de Sultan al Mu'azzan. Désormais, les Seljukides se posent à la fois en défenseurs de la foi musulmane de rite sunnite qu'ils ont embrassée et en prédateur potentiel des Abbassides.

La prise d'Ispahan en 1050 ouvre la route de Bagdad. Dans la capitale abbasside le Calife est placé sous le contrôle des persans Bouyides. Ces derniers sont chiites et donc susceptibles de s'allier avec le califat rival Fatimide d'Egypte. Face à cette situation, le Calife décide de demander la protection des Seljukides sunnites.

Les nouveaux convertis entrent à Bagdad en 1055, en plein mois de Ramadan. Selon la règle, Toghni Beg fait allégeance (Bay'at) au Calife afin de s'assurer de la légitimité nécessaire pour exercer le pouvoir. Le Calife épouse une nièce de son nouveau protecteur qui demande, en retour, la main de la petite fille du Calife. Celui-ci refuse. Toghni Beg épouse de force la jeune fille mais meurt en 1063 sans avoir eu d'enfant. Ses neveux vont donc lui succéder.

Alp Arslan prend les rênes du pouvoir qui est organisé selon le système clanique. Cette

fragmentation du pouvoir constitue une faiblesse majeure de l'empire. Les dissidences se multiplient. En outre, de nouveaux groupes d'origine turque se pressent au nord du Khurasan et font peser une menace. Le principal groupe est celui des Turcomans ou Turkmènes. Alp Arslan tente de les détourner vers les frontières de l'empire byzantin, en Azerbaïdjan où vivent des Arméniens chrétiens monophysites hostiles à Byzance. Les Turkmènes acceptent de se tourner contre les Byzantins. L'attrait du butin achève de les convaincre. Ils vont progressivement se sédentariser et constituer ce qui deviendra plus tard la Turquie. Ils s'installent à Konya en 1068.

Alp Arslan, dont la capitale est Ispahan, n'a pas oublié l'engagement pris auprès du Calife d'engager la lutte contre les Fatimides du Caire. Il s'empare d'Alep en 1069 mais l'armée seljukide est attaquée sur ses arrières par les Byzantins conduits par Roman Diogène qui vient de prendre le pouvoir à Byzance. La bataille a lieu à Manazguid ou Manzikert en 1071 (cf. reproduction en première page). Les Byzantins sont défaits. Roman Diogène est capturé. Les Seljukides renoncent à poursuivre leur marche vers l'Egypte. L'arrivée des croisés Francs va constituer un " barrage " de fait entre l'empire Fatimide et les Seljukides.

En 1072 Malik Shah succède à Alp Arslan. La sécurité de l'empire implique le contrôle et la maîtrise de la Syrie. Avec des alliés Turcomans il s'empare de Damas où il place un " beg " nommé Atiz en 1076 qui, assez rapidement, va tenter de prendre son autonomie. Tutush, un frère de Malik Shah prend le pouvoir à Damas en 1078. Sa victoire sur un prince rival, Souleïman, devant Alep en 1087, lui assure le contrôle de la Syrie.

En 1092, le vizir Nizam al Mulk puis Malik Shah sont assassinés. Certains attribuent ces assassinats aux Ismaéliens d'Alamut, d'autres à une des épouses de Malik. Ces morts ouvrent une crise de succession. Sept prétendants sont sur les rangs dont Tutush et quatre fils du défunt. L'empire éclate en une fédération de principautés indépendantes. Les princes sont progressivement dépossédés de la réalité du pouvoir par des hommes forts qui prennent le titre d'atabeg. Ce sont eux qui vont affronter les croisés installés en Palestine.

Contrairement à certaines idées reçues, le triomphe politique des Seljukides, sunnites orthodoxes, accompagne une intense activité intellectuelle qui stimule la pensée musulmane. Al-Ghazali (1058-1111) réalise une synthèse entre le soufisme et le sunnisme. Il est appelé en 1091 à Bagdad où il enseigne dans une madrasa jusqu'en 1095.

En 1104, l'atabeg Tughtekin fonde une principauté à Damas. Le calife, après une victoire sur Baudouin, l'investit comme mujahid. Son fils, Buri, lui succède et donne son nom à l'éphémère dynastie des Burides qui gouverneront jusqu'en 1154. Les Burides ne parviennent pas à éviter la chute de Tyr en 1124. En 1129, Buri ordonne le massacre des ismaéliens. Il sera assassiné en 1131 par des hommes au service de Hassan Ibn Sabbah (cf. Histoire de Hassan Ibn Sabbah et de la secte des assassins d'Alamut).

Zengui fonde la dynastie des Zenguides à Alep.

Malgré son instabilité dynastique, le pouvoir seljukide investi de la légitimité califale a réussi à maintenir et à renforcer globalement l'empire abbasside sunnite grâce, essentiellement, à la puissance de l'armée. Toutefois le système de l*iqta* destiné à financer cette puissante institution par le biais de concessions fiscales foncières confiées aux chefs militaires a eu pour effet de réduire les ressources du pouvoir central et de l'affaiblir. Cette situation ressemble à la féodalité d'Occident.

Les guerres puis les victoires contre les croisés vont, par ailleurs, favoriser un glissement progressif de la culture arabe vers l'Ouest, de Bagdad vers Le Caire.

TAYEB SALIH

Tayeb Salih est né au nord du Soudan en 1929 dans une famille modeste. A l'origine il se destine à l'agriculture avant de s'orienter vers des études supérieures. Il suit les cours de l'université de Khartoum puis il s'inscrit à l'université de Londres. Il étudie les littératures occidentale et arabe. Il retourne au Soudan pour enseigner puis, successivement, collabore à la BBC, dirige la radio soudanaise, gère les services de l'information du Qatar et devient conseiller à l'UNESCO.

Ses romans sont imprégnés de la campagne soudanaise et de l'omniprésence du Nil. Ils traitent avec infiniment de finesse la problématique du colonialisme et des relations complexes, ambivalentes et contradictoires qui se nouent entre le monde afro-musulman et l'Occident.

En 1962, son roman « Les noces de Zayn » exalte l'harmonie naturelle et esquisse une morale existentielle au-delà de la simple critique sociale. C'est le roman « Saison de la migration vers le Nord » publié à Beyrouth en 1969 qui le fait connaître d'un plus large public. Il est aussitôt salué comme « le nouveau génie du roman arabe ».

Il y aborde les questions centrales de son oeuvre: La liberté sexuelle, l'identité, le regard de l'autre, l'émergence de l'homme moderne et la collision douloureuse entre modernité urbaine et occidentale et la société traditionnelle des villages:

« On rencontre en Europe fréquemment ce genre de femme intrépide, gaie et curieuse de tout. Et moi, j'étais un désert de soif, plein de désirs fous... Je devins pour elle une créature primitive et nue de la jungle, armées de flèches et l'arc à la main, guettant lions et éléphants. Parfait: la curiosité changea en connivence, puis en compassion. » (Saison de la migration vers le Nord, éditions Actes Sud, 1996.)

Composé de deux récits écrits en 1970 et 1977 (Daw el-Beyt et Meryoud), « Bandarchâh » évoque de manière allégorique la recherche d'une forme idéale de société et de pouvoir, réconciliant passé, présent et avenir:

« Les garçons ont été pris par le gouvernement et les filles par des effendis. Libre à eux ! Ils sont entrés dans le monde des voitures, des frigos, de la hiérarchie. S'ils veulent venir ici, ils seront les bienvenus. S'ils veulent rester là-bas, qu'on les considère comme des cadeaux que j'aurais offerts à l'âge de la liberté, de la civilisation, de la démocratie. » (Bandarchâh, éditions Sindbad, 1985).

L'oeuvre de Tayeb Salih est écrite dans une langue où se mêlent l'arabe littéraire et le dialecte soudanais. Les traductions tentent de restituer autant que possible la richesse et la subtilité de la langue.

En 2001, « Saison de la migration vers le Nord » a été qualifié de « roman arabe le plus important du 20ème siècle » par l'académie littéraire arabe installée à Damas. Ses ouvrages ont été traduits de l'arabe en plus de vingt langues.

Robert Brasillach



Robert Brasillach est né à Perpignan le 31 mars 1909. Son père, officier, est tué durant le premier conflit mondial. Robert devient pupille de la Nation.

Exemple remarquable de la méritocratie républicaine, après trois années de classes préparatoires littéraires au lycée Louis le Grand à Paris, il accède à Normal Sup en 1928. Il y est encore élève lorsqu'il publie son premier livre « Présence de Virgile ».

Dès 1922, Robert Brasillach manifeste un vif intérêt pour le cinéma. Il écrit de nombreuses chroniques cinématographiques dans des journaux et rédige une « Histoire du cinéma » qui est publiée en 1935. L'ouvrage sera publié de nouveau en 1943 en collaboration avec son beau-frère Maurice Bardèche. Sa passion pour le cinéma le conduit à fréquenter Henri Langlois. Sa curiosité et son originalité lui permettent de découvrir et de faire connaître de nombreuses œuvres étrangères. Il est le premier à parler du cinéma japonais en France. Sa rencontre avec le monarchiste Maurras semble avoir été décisive quant à ses engagements politiques et à son antisémitisme. A partir de 1930 et durant quelques années, il tient une chronique littéraire dans le quotidien royaliste « L'Action Française. »

Comme de nombreux futurs partisans de l'alliance avec l'Allemagne hitlérienne et bien qu'étant trop jeune pour avoir servi durant la Grande Guerre, Robert Brasillach est un pacifiste qui souligne la vanité et les horreurs de la guerre:

« Tous ces morts, tout ce peuple qui engraisse les champs, n'avait pas demandé à servir de fumier. » (« Comme le temps passe » éditions Plon, 1937).

Dans son livre intitulé « Les sept couleurs », Brasillach évoque par le biais de son personnage, son engagement à la fois politique, esthétique et romantique pour le fascisme de Mussolini:

« Par contre, je vous apprendrai, moi, comment je vois naître cette Italie nouvelle dont on nous fait, en France, un épouvantail. Je suis sûr qu'elle vous plairait, parce qu'elle reste gracieuse. Oui, mon cœur, le fascisme italien m'a semblé rester gracieux. Tout ce peuple s'amuse, il rit, il a un air si étonnamment soulagé de ne plus craindre pour demain le pillage, la révolution et la mort. »

Le ton devient presque mystique lorsqu'il décrit les cérémonies nazies:

« Le chancelier saisit d'une main le drapeau du sang et de l'autre, les étendards nouveaux qu'il devait consacrer. Par son intermédiaire, un fluide inconnu doit passer, et la bénédiction des martyrs doit s'étendre désormais aux symboles nouveaux de la patrie allemande... »

Son adhésion à l'idée d'un fascisme à la française, allié mais indépendant du national-socialisme allemand ne se démentira jamais. Dans « Notre avant-guerre », il évoquera ses engagements.

En 1937, il est nommé rédacteur en chef de l'hebdomadaire « Je suis partout ». Sa carrière journalistique est interrompue au début de la seconde guerre mondiale. Il est mobilisé puis prisonnier en Allemagne de 1940 à 1941. De retour de captivité, il reprend son poste jusqu'en 1943.

Durant son passage à « Je suis partout », Brasillach affiche sa haine des Juifs, du Front Populaire et de la République. Il ne dissimule pas son admiration pour le nazisme.

En 1942, il n'hésite pas à écrire une terrible phrase qui lui coûtera probablement très cher par la suite: « *il faut se séparer des Juifs et ne pas garder les petits* ». En 1943, il est remplacé à la tête de la rédaction par Pierre-Antoine Cousteau, considéré comme un collaborateur plus convaincu. Partisan de la victoire de l'Allemagne, Brasillach est cependant assez lucide pour la juger de moins en moins probable. Il refuse de mentir en l'annonçant comme évidente à des gens qui n'y croient plus.

Le débarquement allié provoquant la fuite des Allemands et des collaborateurs du régime de Vichy sonne le glas. L'épuration commence.

En septembre 1944, sa mère est arrêtée. Il se constitue alors prisonnier auprès de la Préfecture de police de Paris:

« ... *Je t'ai envoyé – ou tenté de t'envoyer* » une lettre au milieu de septembre, avant de me constituer prisonnier. J'espère qu'on a pu te la faire parvenir. Je te disais que ma décision avait été prise après avoir appris l'arrestation de Maurice, puis celle de Suzanne et la tienne, qui m'ont consterné... » (Lettre du 2 octobre 1944 écrite à Noisy-le-Sec. « Lettres écrites en prison », éditions Les sept couleurs, Paris 1952).

Accusé de collaboration avec l'ennemi, il est enfermé à Fresnes.

Pendant sa détention, outre un abondant courrier adressé à sa mère, à sa soeur Suzanne et à Maurice Bardèche, Robert Brasillach écrit beaucoup. Il prépare, notamment, la troisième édition de son « Histoire du cinéma ».

Son procès s'ouvre le 19 janvier 1945 à 13 heures devant la cour d'assises de la Seine. Un des juges du tribunal et le procureur Marcel Reboul avaient prêté serment au maréchal Pétain. On peut supposer que la préoccupation de faire oublier leur allégeance au gouvernement de Vichy anime leur zèle pour accabler l'écrivain. En particulier, le procureur impressionne très certainement le jury en répétant les propos assassins de Brasillach: « *Il faut se séparer des Juifs et ne pas garder de petits* ». Toutefois, selon Alice Kaplan *, la réalité tragique des camps de concentration n'était pas encore révélée et c'est sur le chef d'accusation de trahison davantage que pour ses propos antisémites et ses appels à la déportation que Brasillach fut condamné. L'auteur rapporte le réquisitoire de Reboul dont voici un extrait révélateur: « *Pourquoi cet homme riche de tant de dons, comblé de tant de succès, qui aurait pu, s'il était demeuré dans la ligne de ses aspirations premières, devenir l'un des plus éminents écrivains de notre pays, a-t-il abusé de ses dons, de ses succès, de cette autorité pour tenter d'entraîner la jeunesse d'abord vers une politique stérile, ensuite vers l'ennemi ?* »

Défendu par Jacques Isorni, qui sera plus tard l'avocat de Pétain, l'ancien rédacteur en chef de « Je suis partout » tente d'expliquer qu'il est un humaniste mais comprend vite qu'il a peu d'espoir de sauver sa tête. Dans un

vibrant plaidoyer, maître Isorni met en lumière le grand écrivain en tentant, mais en vain, d'escamoter le redoutable polémiste de « Je suis partout » :
« Pour nous, la littérature de Brasillach serait un peu comme un matin rayonnant, avec ses premières ferveurs, ses espérances, ses amitiés pour toujours... Il est celui qui a merveilleusement dépeint, de cette phrase allongée, souple et pleine, notre éveil à la vie, notre extase devant les richesses de l'existence. C'est lui qui a exprimé nos goûts, nos angoisses, nos combats, nos premières désillusions d'hommes. Il a été notre jeunesse - la mienne. »
Le procès est rapidement expédié. Le matin rayonnant de la littérature de Brasillach ne peut faire oublier aux jurés les aubes sinistres des rafles et des exécutions. A 19 heures, le verdict tombe: Condamné à mort. la délibération du jury n'a pas duré plus de vingt minutes !

Dans les jours qui suivent, une pétition d'intellectuels célèbres, parmi lesquels Paul Valéry, Paul Claudel, Albert Camus, Marcel Aymé, Roland Dorgelès, Jean Cocteau, Jean Anouilh et François Mauriac, demande au général de Gaulle la grâce du condamné. Il convient de souligner que les motivations des signataires sont différentes. Certains ont côtoyé les milieux collaborationnistes. D'autres comme Jean Anouilh qui avait rencontré Brasillach en 1938, se voient reprocher, à la Libération, leur neutralité et leur refus de s'engager clairement contre l'occupant. Par contre, dans une lettre adressée à Marcel Aymé, Albert Camus explique que c'est seulement son rejet de la haine et son dégoût de la peine de mort qui justifie sa signature (cf. « Brasillach ou la célébration du mépris », de J. Baldran et C. Bochurberg, éditions A.J. Presse 1988).

Le chef du gouvernement provisoire refuse d'accorder la grâce. Le condamné n'a pas de sang sur les mains mais la mise au service de l'occupant de sa notoriété et de son talent ainsi que la sinistre phrase de 1942 pèsent certainement très lourd dans la décision du général. Les mots sont considérés comme des balles meurtrières.

Robert Brasillach fait face au peloton d'exécution le 6 février au fort de Montrouge. Il refuse d'avoir les yeux bandés et, au moment de mourir, il crie « Vive la France quand même ! » Son corps est inhumé au cimetière de Charonne à Paris. Il est le premier écrivain français condamné à mort à être fusillé. D'autres, tels Rebatet, furent graciés ou réussirent à fuir.

Après sa mort, ses poèmes écrits en prison sont publiés sous le titre de « Poèmes de Fresnes. »

- « Intelligence avec l'ennemi. » Alice Kaplan. Editions Gallimard, 2003).

LA BIBLIOTHEQUE DE PERGAME

La bibliothèque du royaume hellénistique de Pergame, en Asie mineure, a été fondée par Attalos Ier. Il voulait égaler la grandeur et la magnificence des souverains d'Egypte en amassant plus de deux cent mille volumes selon Plin. Le royaume fut remis aux Romains en 133 av. J.C.

Quant au sort des livres, les avis diffèrent: Furent-ils tous brûlés ou offerts à Cléopâtre par Marc Antoine après la bataille d'Actium? Strabon affirme que la bibliothèque était toujours présente à Pergame à son époque, c'est-à-dire sous le règne de Tibère.

Ce qui est certain, c'est que la bibliothèque de Pergame était la rivale de celle d'Alexandrie. A défaut de pouvoir disposer du papyrus égyptien nécessaire à la confection des volumes, les responsables de la bibliothèque de Pergame firent donc usage d'un nouveau matériau, la peau d'animaux (agneau, chevreau...) d'où le nom grec *pergaméné* qui a donné celui de parchemin. Il ne reste que quelques ruines des fondations de cette célèbre bibliothèque.